# VASSILI GROSSMAN

## Du même auteur

Comment va Rachel ?
*Denoël, 1973*

La Requise
*Denoël, 1975*

Rue de nuit
*Julliard, 1977*

L'Homme rouge des Tuileries
*Julliard, 1979*

Le Marida
*Julliard, 1982 et « Points », n° 798*

Le Bal des puces
*Julliard, 1985*

La Soie et les cendres
*Payot, 1989 et « Folio », n° 2287*

Dans la plus stricte intimité
*L'Olivier, 1992 et « Points », n° 509*

Les Aventures de Proprette et Schmoutziker
*L'École des Loisirs, 1993*

Schmoutziker gagne le gros lot
*L'École des Loisirs, 1994*

Primo Levi ou la Tragédie d'un optimiste
*Lattès, 1996 et Le Livre de poche, n° 14515*

Sa Majesté la Mort
*Prix Jean Freustié, 2000*
*Seuil, 1999*

Romain Gary, le caméléon
*Denoël, 2004 et « Folio », n° 4415*

Vie et mort de Samuel Rozowski
*Denoël, 2007*

Romain Gary, l'enchanteur
*Textuel, 2010*

MYRIAM ANISSIMOV

# VASSILI GROSSMAN

## UN ÉCRIVAIN DE COMBAT

*Biographie*

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

ISBN 978-2-02-107951-7

© Éditions du Seuil, mars 2012

Avec le soutien de la Fondation pour la mémoire de la Shoah

L'Éditeur tient à remercier les Éditions L'Âge d'Homme
pour l'autorisation de reproduire des extraits
des œuvres de Vassili Grossman traduites en français.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES
Tous droits réservés Fédor Guber et Ekaterina Korotkova-Grossman

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À la mémoire d'Eytan Wilgowicz*

*Pour Bella*
*Pour Françoise Navailh*

Or moi, j'ai loué les morts qui sont déjà morts
plus que les vivants.
Mais supérieur aux uns et aux autres
est celui qui n'a pas encore été,
et n'a pas encore vu l'œuvre mauvaise
qui s'accomplit sous le soleil.

ECCLÉSIASTE, IV, 2-3

Il n'y a que deux manières d'écrire : la première, en se passant d'autorisation, la seconde, en demandant une autorisation.

OSSIP MANDELSTAM

# À propos des dates et des noms propres en Russie

Avant la révolution d'Octobre, la Russie utilisait le calendrier julien, qui avait treize jours de retard sur le calendrier grégorien observé en Europe. Le gouvernement soviétique décida d'adopter le calendrier grégorien le 31 janvier 1918 à partir de minuit. Il en résulta que le lendemain serait donc le 14 février. Jusqu'au 31 janvier 1918, les dates concernant les événements propres au territoire de la Russie sont celles du calendrier julien. Ensuite, le calendrier grégorien est utilisé.

En revanche, tous les événements internationaux sont cités suivant le calendrier grégorien.

L'identité russe, comme celle de tous les habitants de la Russie, comporte trois éléments : le prénom de la personne, puis le prénom de son père avec un suffixe, ce que l'on appelle le patronyme, et, enfin, le nom de famille. Ainsi pour Vassili Grossman, l'état civil russe indique son prénom original, Iossif, celui de son père, Sémion, complété d'un suffixe, et ensuite le nom de famille. Ce qui donne Iossif Sémionovitch Grossman, c'est-à-dire Iossif - fils de Sémion - Grossman.

Par ailleurs, les Juifs ont souvent russifié leur nom et même leur nom de famille. Ainsi, Iossif Sémionovitch Grossman n'est autre que Vassili Sémionovitch Grossman.

# Introduction

Le philosophe Hans Jonas, résumant la vie de son amie Hannah Arendt, voyait en elle « une passagère sur le navire du XX^e^ siècle ». On pourrait en dire autant de Vassili Grossman, né un an avant Arendt : « passager du sombre XX^e^ siècle », dont la vie fut marquée à l'instar de la philosophe par la passion de comprendre. Comme elle, mais sur le mode romanesque, bien qu'il se plût à philosopher, il se penchera sur l'histoire de l'Europe qui a conduit aux désastres de l'avènement du totalitarisme en Allemagne et en Union soviétique.

Vassili Grossman est né le 12 décembre 1905 (29 novembre selon le calendrier julien) – commencée en janvier de cette même année, la première révolution n'était pas encore achevée –, en Ukraine, dans la zone d'assignation à résidence juive créée par Catherine II à la suite d'une annexion d'une partie de la Pologne qui eut pour conséquence l'intégration d'une importante minorité juive au sein de l'Empire[1]. La Russie, terre de haine et d'iniquité, allait devenir la grande « maison de servitude » juive au XIX^e^ siècle.

La vie de Grossman et celle de sa famille ont été bouleversées et endeuillées par la révolution d'Octobre (25 octobre selon le calendrier julien), la guerre civile, la famine des années 1920, la campagne de collectivisation de l'agriculture menée contre les « koulaks », les paysans qualifiés d'aisés[2], de 1928 à 1932, qui causa la mort de cinq millions de personnes, les procès de Moscou pendant la Grande Terreur, la montée de l'antisémitisme en Allemagne, l'extermination des Juifs d'Europe, la Grande Guerre patriotique contre l'Allemagne nazie, la victoire de 1945, le règne de Staline (1927-1953), entre autres marqué par la multiplication généralisée des camps sur l'immensité du territoire de l'URSS, la campagne antisémite déclenchée en 1948 contre

les intellectuels « cosmopolites », le « complot des blouses blanches » en 1952 et le rapport Khrouchtchev du 24 février 1956, pendant le XX^e Congrès du Parti communiste.

Dans la soirée du 14 septembre 1964, Vassili Grossman mourut dans de terribles souffrances d'un cancer généralisé à l'Hôpital n° 1 de Moscou. Sa femme, Olga Mikhaïlovna (née en 1898, mais dont le passeport indiquait 1906), était auprès de lui. Seules une poignée d'amis et sa famille lui rendaient visite dans son étroite chambre, au soir de sa vie. L'Union des écrivains ne l'avait pas exclu, mais il était un paria que ses collègues serviles s'appliquaient à éviter. On ne le publiait plus. Chez lui, le téléphone restait muet. Ce silence lui était très douloureux.

Quelques années plus tôt, il avait négligé les premiers symptômes de sa maladie, et quand il avait subi une néphrectomie du rein droit, le chirurgien avait laissé entendre à ses proches qu'il avait consulté trop tard.

Le convalescent sembla se rétablir, mais bientôt son état de santé se dégrada et il fut à nouveau hospitalisé dans un service où l'on expérimentait la chimiothérapie. Il n'y avait plus rien à faire, les métastases avaient colonisé ses deux poumons.

Sémion Lipkine, l'ami intime de Vassili Grossman (rencontré grâce à l'écrivain Sémion Grigorevitch Guekht peu avant la Seconde Guerre mondiale), qui lui consacra un beau livre de souvenirs, affirme que la maladie de l'écrivain eut pour origine le choc occasionné par la confiscation du manuscrit de *Vie et Destin* par des agents du KGB, le 15 février 1961 à son domicile. Grossman mourut trois ans et demi après l'*arrestation* de son livre.

Quand le major[3] et le colonel, qui étaient entrés dans son bureau, lui avaient annoncé qu'ils venaient perquisitionner – ils dirent exactement qu'ils avaient l'ordre d'*arrêter* un roman ayant pour titre *Vie et Destin* –, Grossman, qui souffrait aussi de troubles cardiaques, eut un malaise. Sa belle-fille lui administra des gouttes, puis on le fit monter dans une voiture garée devant sa porte, pour aller effectuer une saisie chez les secrétaires qui avaient tapé le manuscrit. Les hommes du KGB s'emparèrent non seulement des chemises contenant le roman, mais aussi des carbones et des rubans des machines à écrire. L'État totalitaire croyait avoir fait disparaître à jamais le livre condamné. Nul ne

sait si les exemplaires du manuscrit confisqués furent détruits ou sont encore prisonniers quelque part à la Loubianka[4]. Ils ne figurent pas dans les archives littéraires de la Fédération de Russie.

Vassili Sémionovitch avait eu le temps de mettre en lieu sûr son chef-d'œuvre, lui ménageant au fond de l'abîme un mince espoir de survie.

À la maison, Olga Mikhaïlovna s'attendait au pire. En 1937, pendant la Grande Terreur, son premier mari, le poète Boris Guber[5], membre du groupe *Pereval* (Le Passage), avait été arrêté et fusillé. Mais après la perquisition chez les dactylos, Grossman rentra, ainsi que les hommes du KGB l'avaient promis.

*Vie et Destin* était-il un livre si dangereux ? Le KGB n'avait pas confisqué *Le Docteur Jivago*, le roman de Boris Pasternak[6] dont la publication en novembre 1957 en Italie provoqua un énorme scandale en Russie. L'écrivain fut traîné dans la boue, qualifié de porc. Il fut exclu de l'Union des écrivains le 29 octobre 1958 et contraint de refuser le prix Nobel. Sous la menace, il dut rédiger une lettre de renonciation, publiée dans la *Pravda* le 2 novembre. Il évoqua un possible suicide. Lors d'une réunion générale de l'Union des écrivains, le 31 octobre, quatorze écrivains, poètes et dramaturges prirent la parole pour demander au gouvernement de le déchoir de la nationalité soviétique et exigèrent, par écrit, que sa datcha leur fût attribuée. On écrivait dans les journaux : « Sa place est à la décharge publique », « Roquet enragé, il n'est même plus monsieur Pasternak, mais simplement… une obscure nullité ». Il y avait des attroupements hostiles devant sa maison à Pérédelkino et Giangiacomo Feltrinelli, son éditeur italien, reçut des menaces. Néanmoins, tout en maintenant le secret, Pasternak avait organisé, au-delà de sa propre mort, un avenir pour son livre qui triomphait en Occident.

Grossman écrivit à Pasternak une lettre de réconfort lorsqu'il fut exclu de l'Union des écrivains.

Le roman de Grossman fut considéré plus dangereux encore que celui de Pasternak par les « organes ». Ainsi que l'écrivit Efim Etkind, une fois le livre disparu à la Loubianka, l'imagination romanesque de Grossman était devenue un secret d'État. Un État épouvanté par l'œuvre d'un homme malade, qui déjà avait eu maille à partir avec l'Union des écrivains lorsqu'il avait publié le premier volet de sa dilogie, *Pour une juste cause*. Un homme seul et pauvre. Personne, en Russie, n'avait osé comme lui dire que la révolution d'Octobre avait accouché

d'un monstre, d'un État totalitaire, criminel, dès ses commencements, responsable de la déportation de peuples entiers, de la torture et de la mort de millions d'êtres humains innocents[7]. Cela Grossman l'avait écrit avant que Soljenitsyne eût publié, dans la revue *Novy Mir* (*Le Monde nouveau*), son récit *Une journée d'Ivan Denissovitch*, avec le soutien enthousiaste d'Alexandre Tvardovski[8], son rédacteur en chef.

Qui peut imaginer quel aurait été l'impact de *Vie et Destin* si Grossman, qui se méfiait de l'Occident, s'était décidé à établir le contact avec quelqu'un capable de lui faire franchir la frontière de l'URSS ? Et c'est précisément cela que Khrouchtchev[9] et Souslov[10], son éminence grise, échaudés par l'affaire Pasternak, avaient voulu à tout prix éviter. Souslov, qui avait reçu Grossman pendant trois heures, lui avait dit que son roman était hostile à l'État soviétique et qu'il était susceptible de donner du grain à moudre à ses ennemis à l'étranger. Il l'accusait d'avoir trouvé des similitudes entre l'État nazi et l'État stalinien. « Pourquoi ajouterions-nous votre livre aux bombes atomiques que nos adversaires préparent pour nous ? » lui avait-il dit. *Vie et Destin* était bel et bien considéré comme une bombe atomique qui ôtait toute légitimité au pouvoir soviétique.

Ossip Mandelstam avait, avant Grossman, lu devant un petit cercle d'amis un soir de mai 1934 son épigramme de seize vers contre Staline : « … Quelques mots et l'on a le farouche/Montagnard du Kremlin à la bouche./Ses gros doigts sont pareils à des vers gros et gras,/Et son verbe est certain, asséné comme un poids./Des cafards, ses moustaches qui rient,/Et le cuir de ses bottes qui brillent ! […] L'échafaud, chaque fois, c'est sa fête,/Et le large poitrail de l'Ossète. »

Mandelstam paya de sa vie ces seize vers. Poète, il n'avait pas, comme Grossman, analysé les deux formes de totalitarisme qui ont fait du XX^e^ siècle celui des exterminations de masse. D'un côté l'Allemagne, un pays hautement civilisé, avec ses musiciens, ses philosophes, ses poètes, ses romanciers, avait porté au pouvoir une bande d'assassins déterminés à exterminer jusqu'au dernier tous les Juifs, où qu'ils se trouvassent dans le monde, ainsi que toute race jugée « inférieure »[11]. Eichmann était allé les chercher partout où il avait trouvé des moyens de transport pour les acheminer vers les centres de mise à mort. De l'autre côté, à l'est de l'Europe, le grand espoir de liberté, de justice, de bonheur universel qui s'était levé au lendemain de la Révolution avait apporté la mort au nom de la liberté pour les « koulaks »,

paysans décrétés riches, donc exploiteurs, pour les cadres de l'armée, pour les patrons des complexes industriels, les Tatars de Crimée, les peuples du Caucase, pour les écrivains yiddish, pour les écrivains russes, pour les ingénieurs et, finalement, pour chaque citoyen soviétique qui ignorait si, dénoncé par sa femme, son enfant, son voisin, son concierge, son collègue de travail, il serait encore au nombre des vivants le lendemain.

Souslov avait ajouté à Grossman que, si l'on suivait ses arguments, on se demandait comment la Russie avait vaincu les nazis.

En somme, Grossman, entretenu par l'État et jouissant de nombreux privilèges qui étaient ceux dont profitaient les écrivains bien en cour, n'avait pas accompli la tâche qu'on attendait de lui. Les écrivains suspectés de ne pas servir l'État qui leur accordait des conditions de vie enviables devaient s'attendre à subir ses foudres.

Sémion Lipkine l'a dit, Vassili Grossman avait été mortellement atteint par la saisie de son œuvre. *Vie et Destin*, dédié à la mémoire de sa mère Ekaterina Savelevna, lui avait coûté seize ans de travail. Il s'était attaché aux personnages qu'il avait créés, inspirés par les membres de sa famille et par tous ceux qu'il avait rencontrés ou observés lorsqu'il était correspondant pour le journal de l'Armée rouge, la *Krasnaïa Zvezda* (*L'Étoile rouge*), pendant la Grande Guerre patriotique (21 juin 1941 - 9 mai 1945). Il s'était porté volontaire pour le front, avait appris le maniement des armes et était devenu un excellent tireur au pistolet. Pour la presse soviétique et étrangère, il avait rédigé pas moins de deux mille reportages et essais, fruits des quatre années passées aux côtés des combattants sur la rive droite de la Volga dans Stalingrad en flammes, sur le front de Koursk, en Pologne et jusqu'à Berlin[12]. Il était devenu l'un des trois plus célèbres correspondants de la *Krasnaïa Zvezda*. Les deux autres journalistes vénérés par les soldats et leurs familles étaient Constantin Simonov et Ilya Ehrenbourg.

Le jour où il avait achevé *Vie et Destin*, Vassili Sémionovitch avait écrit à Sémion Lipkine pour lui dire le pressentiment que le destin de son livre se réaliserait « en dehors » de lui.

Il n'ignorait pas que ce qu'il avait écrit ne pouvait être toléré par le régime totalitaire de l'URSS, même après le discours de Khrouchtchev au XX^e^ Congrès du Parti communiste. Même après ce que l'on avait appelé la brève et timide période du « Dégel ».

*Pour une juste cause*, la première partie de cette grande fresque,

lui avait déjà causé de sérieux ennuis pendant la dernière année du règne de Staline. D'abord encensé par la critique, Grossman avait été brutalement dénoncé comme « ennemi du peuple » dans un article dévastateur de Mikhaïl Boubennov, l'antisémite le plus forcené de l'Union des écrivains, paru dans la *Pravda*. Des bruits couraient sur le roman censé faire l'apologie du « nationalisme juif » et qui ne pouvait « faire plaisir qu'aux sionistes ». D'autres articles de la même eau, notamment celui de Marietta Chaguinian, parurent dans la presse soviétique. Tout célèbre correspondant de guerre qu'il était, Grossman, dont quarante articles et correspondances avaient été publiés par les Éditions de l'Armée et réédités par d'autres médias, y compris en Occident, ainsi violemment stigmatisé comme « ennemi du peuple », risquait d'être arrêté à tout moment. Son essai *L'Enfer de Treblinka*, distribué sous forme de brochure au Tribunal militaire international de Nuremberg, et son récit *Le peuple est immortel* l'avaient-ils finalement sauvé de l'arrestation ? Grossman et son ami Lipkine prirent le large et allèrent se réfugier dans la datcha de ce dernier, non loin de Moscou. Ils ne revinrent qu'au lendemain de la mort de Staline, le 5 mars 1953.

Nombre de personnages du premier volet *Pour une juste cause* apparaîtront dans *Vie et Destin*, qui diffère profondément de la première partie, non par le style. Grossman écrivait un russe parfait et classique. Bien que le théâtre de l'action fût le même, la bataille de Stalingrad, le regard et les jugements de l'écrivain avaient changé du tout au tout.

L'action de *Pour une juste cause* se déroule de juin à septembre 1942, pendant l'offensive allemande. Elle est racontée dans le style épique par un écrivain soviétique qui tient compte des exigences du « réalisme socialiste ». À ceci près que Grossman prend le risque de choisir pour héros un physicien juif, nommé Strum, dont la mère, d'abord enfermée dans le ghetto, a été assassinée par les *Einsatzgruppen*[13] (groupes mobiles de tuerie qui fusillaient les Juifs de toutes les localités d'Europe orientale que la Wehrmacht investissait) au mois de septembre 1941 dans sa ville natale. Faire d'un Juif un personnage principal, tandis que la campagne contre les « cosmopolites sans feu ni lieu » décimait l'intelligentsia juive en 1949, était extrêmement audacieux. L'écrivain juif Isaac Markovitch Noussinov[14] avait été traité par le poète Nikolaï Tikhonov[15] de « vagabond de l'humanité sans passeport ». Des insultes de ce genre proliféraient dans les médias soviétiques depuis le début de la campagne contre les « cosmopolites »,

entendez les Juifs. Ils avaient été accusés par un des cadres de la *Komsomolskaïa Pravda* (*La Vérité du Komsosol*) d'encenser « des œuvres faibles et diffamatoires ».

En outre, ce Strum tenait avec son vieux maître l'académicien Tchépyjine une discussion philosophique, « non dialectique », dont la teneur déchaîna les foudres de la critique. Tchépyjine expose des idées selon lesquelles il existe un parallélisme entre l'énergie spirituelle de l'homme et celle du monde, celle de l'énergie du soleil par exemple. Plus scandaleuses encore sont ses vues sur l'identité de la vie et de la liberté : « J'ai le sentiment qu'on peut définir la vie comme étant la liberté […] Toute l'évolution du monde vivant va d'une liberté minimale à une liberté maximale. Telle est la nature de l'évolution des formes vivantes[16]. »

Strum lui objecte que cette théorie est inexacte parce qu'elle nie le progrès et affirme l'éternité du combat entre le bien et le mal.

Un des personnages les plus importants de *Vie et Destin*, le capitaine d'infanterie Grekov, rebelle, qui sait qu'il va périr avec son unité dans la maison « six *bis* » encerclée par les Allemands, envoie promener le commissaire politique Krymov venu le mater, en lui rétorquant qu'on « ne peut pas diriger les hommes comme on dirige les moutons ; il était pourtant intelligent Lénine, mais il n'a pas compris cela ». Grossman était le seul correspondant de guerre à avoir vu de ses yeux, à Stalingrad, la fameuse maison Pavlov assiégée (dans le roman la maison « six *bis* »), dont tous les occupants moururent sous les balles allemandes. Quand Lipkine commenta avec Grossman le personnage de Grekov, ce dernier lui répondit qu'il avait quelque chose de commun avec Tchekhov, l'écrivain russe qu'il situait loin au-dessus de tous les autres parce qu'il avait placé l'individu au centre de son œuvre.

Après la parution des articles destructeurs de Boubennov et de Chaguinian, Alexandre Tvardovski, le rédacteur en chef de la prestigieuse revue *Novy Mir*, qui avait publié avec enthousiasme *Pour une juste cause*, s'en repentit publiquement et, cédant pour la première et dernière fois aux pressions venues d'en haut, désavoua Grossman. La confession des fautes, l'expiation, la mise en accusation des amis et des collègues qu'on estimait constituaient des rites obligés des réunions, des plénums à l'Union des écrivains. Grossman, qui, lui aussi, eut un moment de faiblesse en signant, en 1953, une lettre ignoble pendant l'affaire dite des « blouses blanches », fabriquée de toutes pièces par

Staline contre les médecins juifs travaillant à la clinique du Kremlin, accusés d'avoir projeté d'empoisonner l'ensemble du gouvernement soviétique, ne devait pas pardonner à Tvardovski de n'avoir pas risqué pour lui sa carte du Parti, son poste, son train de vie, ses privilèges. C'est précisément cette rancune envers un poète brillant, qu'il admirait mais qui l'avait trahi, qui allait causer la tragédie de la saisie de *Vie et Destin*. En effet, parce qu'il lui en voulait tant, Grossman alla confier son manuscrit à *Znamia* (*L'Étendard*, mensuel de l'Union des écrivains, fondé en 1931), une revue beaucoup moins intéressante, dont le rédacteur en chef, Vadim Kojevnikov, auteur d'un roman à succès, *Le Glaive et le Bouclier*, ne voulait surtout pas avoir le moindre ennui avec les organes. Aussi, quand il eut lu le manuscrit, sans prévenir Grossman, il alla non seulement le dénoncer au KGB, mais il confia le manuscrit à ses agents. Débarrassé de ce brûlot, il se sentit soulagé. Et l'on connaît la suite. Tvardovski n'aurait pas, lui non plus, publié le roman de Grossman, mais il ne l'aurait pas dénoncé. Il lui aurait rendu son manuscrit en lui conseillant de ne plus jamais le montrer à qui que ce fût. Lorsqu'il apprit que le manuscrit avait été confisqué, Tvardovski se rendit chez Grossman en pleine nuit et lui dit que son roman était génial. Il ajouta : « On ne peut pas écrire la vérité chez nous, il n'y a pas de liberté. »

Grossman raconta en riant la visite de Tvardovski à Sémion Lipkine :

> Comme toujours, on a manqué de vodka. Tvardovski pestait, était au supplice. Soudain, il me déclara : « Vous autres, les intellos, vous pensez seulement à vous, à l'année 37. Mais ce que Staline a fabriqué avant, pendant la collectivisation, le fait qu'il a massacré des millions de moujiks, t'en as rien à faire. » Et là, il s'est mis à me citer des passages de *Vie et Destin*. Et moi, je lui ai répondu : « Sacha, reprends-toi. J'ai justement écrit là-dessus dans mon roman. » Il m'a d'abord regardé avec un air hagard, les yeux comme vides. Il baissa la tête, et un filet coula des commissures de ses lèvres[17].

Il faut remarquer à ce propos qu'au cours de la séance de repentir, Simonov se montra bien plus dangereux que Tvardovski, en évoquant la possibilité d'une arrestation de Grossman par le KGB.

On disait de Grossman qu'il était malcommode, renfermé, coupant. Il n'écrivait pas de délations contre ses collègues, ne demandait pas qu'on les punît pour ce qu'ils avaient ou n'avaient pas écrit. Il ne

supportait pas la trahison de l'amitié. Et même s'il ne s'agissait pas vraiment d'amitié trahie, il ne tolérait pas la malhonnêteté. Il avait regardé « d'un air sombre et menaçant » un ami d'enfance, devenu professeur de mathématiques à l'université, qui avait tranquillement déclaré : « Il est acceptable, au nom du communisme, de sacrifier tout un peuple. » Sa rigueur morale avait fait de lui un homme seul.

Cela dit, Grossman n'ignorait pas que son livre était une bombe contre l'Union soviétique, une bombe telle que personne n'avait jamais osé en confectionner. Il avait décelé nombre de similitudes entre le fascisme nazi et le totalitarisme soviétique. Entre l'extermination de masse nationaliste et biologique et celle fondée sur la notion de classe. À ses yeux, le « nationalisme étatique » de Staline était très similaire à l'idéologie nazie.

En outre, inconsolable depuis la mort de sa mère, il avait introduit le thème juif dans son œuvre. Le judaïsme était devenu son problème depuis l'assassinat d'Ekaterina Savelevna par les *Einsatzgruppen*, les groupes mobiles de tuerie qui opéraient sur les arrières immédiats de la Wehrmacht, souvent en collaboration avec elle et avec des détachements du SD (*Sicherheitsdienst*, littéralement service de sécurité : service de renseignements du parti nazi) lors de l'invasion et de l'occupation de l'Union soviétique[18]. Il avait écrit une des pages les plus terribles sur la Shoah en osant décrire la mort du docteur Sofia Levinton et du petit David dans la chambre à gaz, tandis qu'un SS *Totenkopf* (tête de mort) épiait leur agonie à travers un œilleton. Il avait clairement dit sa conviction d'appartenir au « corps » même du peuple martyr. Sofia Levinton éprouve au seuil de la mort une « tendresse maternelle pour le peuple juif », ce que dans la tradition on appelle l'*Ahavat Israël*, l'« amour du peuple juif ». Or, mentionner l'extermination des Juifs, la Shoah, en Union soviétique était un sujet tabou, fortement censuré[19]. Toutes les victimes juives des camps de la mort et des *Einsatzgruppen*, de Babi Yar (où les Allemands massacrèrent également des civils non juifs) et de Treblinka, d'Auschwitz et de Majdanek, de Belzec et de Sobibor, de Ponary et de Poniatowa, étaient incluses dans la masse des victimes civiles parmi la population soviétique, et considérées comme des Polonais ou des Soviétiques. Interdiction était faite de mentionner la spécificité de la Shoah : tel était le dogme. Et c'est ce qu'on inscrivait sur les stèles des sites d'extermination de masse en URSS et dans les républiques sœurs. Grossman était offensé

par le fait que les écrivains russes n'étaient « pas blessés au cœur par cette horreur ». Ehrenbourg et Vassili Sémionovitch Grossman étaient les deux seuls parmi les rédacteurs du *Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs dans les territoires occupés de l'URSS* à ne pas avoir été arrêtés. On sait qu'à l'exception de l'académicienne Lina Stern[20], qui fut emprisonnée et déportée en Asie centrale, tous ceux qui avaient été arrêtés furent condamnés à mort et fusillés.

Sémion Lipkine, qui avait lu plusieurs fois *Vie et Destin*, avait prévenu son ami que son livre était impubliable. Il lui avait franchement expliqué que pas une seule page ne trouverait grâce aux yeux du *Glavlit*, la censure. Il avait même évoqué la possibilité d'une arrestation.

Dans *Tout passe*, écrit après la saisie de *Vie et Destin*, Grossman aborde le cas des « Judas », les délateurs, sans pouvoir les condamner complètement. De même, Primo Levi avait suspendu son jugement sur Chaïm Rumkowski, le doyen du *Judenrat* du ghetto de Lodz, qui avait livré aux Allemands des milliers d'enfants et avait collaboré étroitement avec Hans Biebow, l'administrateur du ghetto, qui fut jugé et exécuté en Pologne au lendemain de la guerre[21].

Grossman se plaçait lui-même dans la catégorie des Judas puisque, dans un moment de panique, il avait apposé sa signature au bas d'une lettre condamnant les « médecins empoisonneurs », pendant le « complot des blouses blanches ». Certes, la lettre destinée à paraître dans la *Pravda* n'avait finalement pas été retenue, grâce au courage d'Ehrenbourg qui avait écrit à Staline pour l'en dissuader. Toutefois, Grossman jugeait de manière très sévère l'habileté d'Ehrenbourg qui finissait toujours par se tirer d'affaire. C'était dommage parce que celui-ci aimait et estimait Grossman en tant qu'écrivain et en tant qu'homme.

Grossman avait connu des débuts enviables en littérature puisque ses premiers pas avaient été parrainés, en 1934, par Maxime Gorki[22]. Babel et Boulgakov avaient trouvé de l'originalité à l'une de ses premières nouvelles *Dans la ville de Berditchev*, la bourgade où il était né, dans une famille juive fortunée et cultivée. David Cherentsis, l'oncle de Grossman, un philanthrope qui avait doté Berditchev d'un théâtre et d'une clinique, avait été proche des socialistes-révolutionnaires. Que signifie le fait que Joseph (en russe Iossif) Grossman, dit Vassili, né le 12 décembre 1905, appartînt à une famille juive assimilée ? Cela signifie-t-il que Malka Vitis, sa mère, qui russifia son nom en

Ekaterina Savelevna, et Solomon Grossman, son père, qui ne partageaient nullement le sort peu enviable des Juifs des *shtetls* (bourgades juives) de l'Empire russe, n'avaient conservé aucun lien avec le monde de leur origine ? Cela est peu probable, ne serait-ce que parce que leurs parents parlaient le yiddish, ainsi que l'a raconté Vassili Grossman à Sémion Lipkine. Cependant, le processus d'assimilation de ces Juifs originaires de Lituanie, jadis très religieux, était achevé quand Grossman vint au monde.

Les Grossman résidaient dans une ville dont 80 % de la population était juive et yiddishophone. Si bien que les paysans ukrainiens de la région parlaient eux aussi yiddish pour pouvoir commercer avec les Juifs.

Berditchev était appelée « la Jérusalem de Volhynie ». Levi Itzhak, héros de légendes hassidiques, y avait été rabbin au XVIII^e^ siècle. Martin Buber, dans *Les Récits hassidiques*[23], consacre un chapitre à Levi Itzhak. À Berditchev vivait également une intelligentsia juive laïque importante, où tous les courants politiques étaient représentés. Grâce à sa richesse et à son appartenance à la deuxième guilde des marchands, David Cherentsis, l'oncle maternel de Vassili, jouissait du privilège de posséder un passeport qui lui permettait de se déplacer au sein de la zone d'assignation à résidence et hors de cette zone.

Au temps de sa jeunesse, Vassili Grossman devient un jeune Soviétique modèle. Comme son père, il admire la dictature révolutionnaire de Lénine. Ses premiers écrits exaltent de façon incantatoire le travail enthousiaste, les usines géantes, les fours Martin, l'acier, les tracteurs, les moissonneuses-batteuses, les mineurs du Donbass, l'industrialisation à marche forcée qui a commencé au début des années 1930. La notion de « réalisme critique » est abandonnée, en 1934, au profit du « réalisme socialiste », qui exigeait de l'écrivain « une présentation véridique, historiquement concrète de la réalité dans son développement révolutionnaire ». Andreï Alexandrovitch Jdanov (1896-1948), responsable de l'idéologie au Comité central, ordonne au nom du Parti que les écrivains participent à « l'éducation et à la rénovation idéologique des travailleurs dans l'esprit du socialisme ». Chaque écrivain doit, pour être admis dans l'Union des écrivains, qui représente la littérature officielle soviétique, renoncer aux « instincts » et prêter serment à « la raison ». Grossman adhère dans l'enthousiasme à l'Union et, tant dans la forme que le fond, ses récits suscitent la satisfaction de ses membres.

Le ton dominant de ses écrits au milieu des années 1930 coïncide donc avec la ligne idéologique du Parti : ode au travail enthousiaste, sinon fanatique, à l'industrie lourde et aux kolkhozes. Ainsi en est-il de *Stépan Koltchouguine*, son premier roman « de production » – à la fois roman industriel et roman de formation –, tout à fait typique de la norme soviétique, sur la vie d'un héros, jeune orphelin, apprenti dans les puits de mine, puis ouvrier dans une usine métallurgique et enfin bolchevik. Les slogans imposés par Jdanov sont identifiables : la lutte des classes, la félicité dans le travail, la solidarité ouvrière, l'idéal « correct de l'homme », le mépris de la sensualité. Grossman qui croit encore à l'utopie ne fait, dans ce roman, aucune allusion à l'extermination de la paysannerie par la famine, à la déportation des « koulaks » et aux purges dont la vieille garde a été victime. Pourtant, il traverse l'Ukraine lorsque, étudiant en chimie à l'université de Moscou, il prend le train pour rendre visite à sa mère à Berditchev. Il voit des paysans à moitié morts de faim aux abords des gares. Son oncle, accusé d'être un ennemi de classe de l'URSS, est arrêté et fusillé, sa cousine, haut membre du *Komintern* – la III^e^ Internationale communiste, fondée en mars 1919 –, passe quelques années dans un camp et en relégation. Comme beaucoup de citadins et d'intellectuels, il n'est pas réellement concerné par le drame de la collectivisation. Qu'aurait-il d'ailleurs pu faire alors que la Grande Terreur exigeait chaque jour des dizaines de milliers de victimes ? Grossman se montre très circonspect dans les lettres qu'il écrit à son père parce qu'il sait que la censure lit tout et qu'un mot peut leur être fatal.

Il adhère aux consignes du Parti adressées en 1932 aux écrivains qui devaient devenir les « ingénieurs des âmes », selon la terminologie de Staline. Grossman, comme ses pairs de l'Union des écrivains, « exalte, éduque, inspire ». Mais il est cependant l'ami intime d'Andreï Platonov, un auteur qu'on ne publie pas et qui n'a pas été invité à prêter le « serment de feu » à l'Union des écrivains, à l'instar de Boulgakov, Akhmatova[24] et Mandelstam.

Comme Primo Levi, Vassili Grossman est un témoin. Son essai *L'Enfer de Treblinka* est un des plus puissants qui aient été écrits sur la Shoah. Mais Primo Levi ne pouvait oublier qu'il avait été libéré par l'Armée rouge et lui conservait une immense gratitude. Dans *La Trêve*, il décrit l'incurie russe avec bienveillance, après avoir connu ce qu'était l'ordre allemand. Le général Vassili I. Petrenko[25], qui pénétra à Auschwitz

sans en avoir reçu l'ordre, presque par hasard, ne se considérait pas pour cette raison comme son libérateur. Le commandant du front, le maréchal Konev, n'avait reçu aucune consigne de la part de Staline lui demandant de libérer ce camp pour en sauver les prisonniers. Ce n'était pas non plus un objectif des Américains et des Britanniques.

Les Soviétiques qui ne savaient rien de la démocratie européenne, qui ne jouissaient pas des libertés civiques, étaient en revanche abreuvés d'informations terrifiantes sur le monde capitaliste.

Comme l'ensemble des Soviétiques, Grossman avait espéré que la victoire de Stalingrad, où il avait passé quatre mois, purifierait, laverait l'Union soviétique des crimes commis contre le peuple qui, affirmait-il, avait, lui, et non pas Staline, gagné la guerre. Or, il constate que rien n'a changé. Staline envoie mourir dans les camps du cercle polaire les soldats russes libérés des camps allemands, *a priori* considérés comme traîtres. Grossman ne peut plus supporter la soumission, il renonce à se taire, et se révolte frontalement contre l'État soviétique, comme l'avaient fait avant lui Babel, Pilniak[26], Platonov[27], Zamiatine.

Grossman pensait qu'il n'y avait aucun espoir que l'Union soviétique connût la démocratie parce que l'esclavage y était une tradition millénaire. En Occident le servage avait progressivement disparu, à partir de la Renaissance il s'était produit un accroissement de la liberté, tandis qu'en Russie, il n'y avait eu qu'un accroissement de l'esclavage et de l'asservissement des paysans et des ouvriers. Ce que Grossman appelle « la synthèse du socialisme et de l'absence de liberté ».

Comment réduire l'existence du Mal sur la terre ? se demande-t-il dans *Vie et Destin* et dans *Tout passe*. Contrairement à Primo Levi qui, un an avant son suicide, écrivait *Les Naufragés et les Rescapés*, un livre désespéré sur le comportement de l'homme dans l'univers concentrationnaire, Grossman, à l'instar de Léon Tolstoï et Tchekhov, voit une issue en la « bonté d'un individu à l'égard d'un autre individu, une bonté sans témoins, une petite bonté sans idéologie ». Cela semble naïf, mais Grossman était tout sauf naïf. Il savait que ceux qui disent vouloir le bien de l'humanité sont les plus dangereux et ne lui apportent que le Mal.

PREMIÈRE PARTIE

# De Berditchev à Moscou

# 1

# Origines

En 1947, Vassili Grossman donna dans un *curriculum vitae* – obligatoire en URSS dans la vie professionnelle – une version laconique sur ses origines :

> Je suis né le 12 décembre 1905 dans la ville de Berditchev[1] en Ukraine. Mon père Sémion Ossipovitch Grossman était ingénieur chimiste. Avant la Révolution, il travaillait dans une usine sucrière, puis à l'Institut de chimie et de bactériologie de Kiev. Actuellement, il continue de travailler en tant qu'ingénieur-chef au ministère de l'Industrie. Ma mère, Ekaterina Savelevna Grossman, enseignait la langue française. Elle a péri en 1941 dans les territoires occupés (Berditchev).

On ne sait pas si Vassili Grossman possédait une copie de son acte de naissance, mais il est certain que l'original de ce document n'a pas été sauvé de la destruction systématique des pièces d'identité par les *Einsatzgruppen* qui tentaient d'effacer les traces de leurs crimes en brûlant systématiquement les archives des communautés exterminées. Par ailleurs, Vassili Grossman semblait ignorer les informations aujourd'hui accessibles sur ses parents.

Un permis de séjour établi à Genève le 9 février 1912 indique que le nom de jeune fille de la mère de Vassili Grossman, née en 1872 à Nemirov, Ukraine, dans le gouvernement de Podolie, et domiciliée à Kiev, était Malka Vitis. Nemirov était un bourg de l'Empire russe, situé sur la rive gauche du Bug méridional, dans la région de Vinnitsa, occupée par les Turcs ottomans de 1672 à 1699, puis par l'Empire russe de 1793 jusqu'à sa chute en 1918. La plupart des 2 000 habitants de Nemirov étaient des commerçants et des artisans juifs qui tissaient des indiennes et tannaient les peaux.

La Podolie et la région de Nemirov, haut lieu du hassidisme, mouvement de renouveau religieux fondé au XVIII^e siècle par Israël ben Eliezer Baal Chem Tov (1698-1760), sont situées au sud-ouest de l'Ukraine. Au XIX^e siècle, sa capitale était Bratslav. L'arrière-petit-fils d'Israël ben Eliezer, appelé le Baal Chem Tov, et aussi désigné par l'acronyme BeShT (maître du Bon Nom), était Rabbi Nahman Ben Simhah de Bratslav (1772-1810). Les aphorismes de Nahman de Bratslav et ses écrits furent publiés à Berditchev en 1815 en hébreu et en yiddish[2].

Le hassidisme, qui occupe au sein du judaïsme une place particulière, toucha largement les masses juives en Pologne, en Hongrie et en Ukraine. Il voyait l'idéal dans la piété, l'extase et la joie dans la prière, le respect des *mitzvot* (les devoirs religieux commandés par la Torah, la Loi juive) et non dans l'ascétisme et la réclusion des érudits, tel Élie de Vilnius (dit « Ga'on de Vilna », 1720-1790)[3] qui considérait les *hassidim* comme de dangereux novateurs. Le combat alla jusqu'à l'excommunication mutuelle. Le noyau du mouvement était guidé par un *tsadik*, un juste, qui disait être en communication directe avec Dieu et servait d'intermédiaire entre lui et le peuple juif. Les membres du mouvement se groupaient autour des « cours » animées par des *tsadikim* célèbres. Même les talmudistes illustres respectaient leur autorité.

Dans son livre *Juifs en errance*, l'écrivain de langue allemande Joseph Roth, qui était allé voir en 1927 dans quelles conditions vivaient ses coreligionnaires de l'Est, décrit les cours hassidiques :

> Nombre de ces rabbis vivent à l'Est et chacun passe pour le plus grand auprès de ses partisans. Cette dignité s'hérite de père en fils pendant des générations. Chacun a sa propre cour, sa propre garde rapprochée ; des *hassidim* entrent et sortent dans sa maison, prient, jeûnent et mangent avec lui. Il peut bénir, ses bénédictions s'accomplissent et touchent toute une famille. Malheur au railleur qui le nie. Bonheur au croyant qui lui apporte des cadeaux. Le rabbi ne les utilise pas pour lui. Il vit plus modestement que le dernier mendiant. La nourriture sert tout juste à le maintenir en vie. Il ne vit que parce qu'il veut servir Dieu[4].

Joseph Roth écrit encore[5] :

> La division est très nette entre ce qu'on appelle les « Juifs éclairés » et ceux qui croient à la Kabbale, les partisans des divers « rabbis

miraculeux » dont chacun regroupe un certain nombre de *hassidim*. Les « Juifs éclairés » ne sont pourtant pas des Juifs incroyants. Ils rejettent seulement le mysticisme, et leur foi solide dans les miracles racontés dans la Bible n'est nullement ébranlée par l'incrédulité qu'ils manifestent face aux miracles de ces « rabbis ». Pour les *hassidim,* le rabbi est un médiateur entre l'homme et Dieu, or les « Juifs éclairés » n'ont pas besoin de médiateur. Ils considèrent même comme un péché de croire en une puissance terrestre capable de préjuger des décisions divines et ils sont à eux-mêmes leurs propres porte-parole.

En 1785, Levi Itzhak Ben Meïr, l'un des fondateurs du hassidisme, fut choisi comme rabbin de Berditchev et le demeura jusqu'à sa mort, en 1810. Il fut le plus populaire de tous les chefs spirituels hassidiques après le fondateur du mouvement. Il jouissait d'un grand prestige, car, bien qu'érudit, il avait des manières simples et visitait les *shtetls*, où il promouvait l'humilité, l'abnégation et l'amour de chaque Juif pour son prochain. Il a composé des aphorismes et des supplications sur des mélodies qui sont encore chantées par ses disciples. Il écrivit aussi une *Controverse avec Dieu*.

Bon matin à Toi, Maître du Monde !
Moi, Itzhak, fils de Sarah de Berditchev, je suis venu à Toi pour te citer
Devant le Tribunal rabbinique au nom de ton peuple d'Israël.
Qu'as-tu donc contre ton peuple d'Israël ?
Car il ne se passe pas un seul instant sans « Parle aux enfants d'Israël »
Car il ne se passe pas un seul instant sans « Dis aux enfants d'Israël »[6]…

Il se plaisait à chanter dans les rues de Berditchev un hymne au « Roi du monde » (*Melekh ha Olam*).

Où que j'aille : c'est Toi !
Où que je sois : c'est Toi !
Seulement Toi, rien que Toi, toujours Toi
Toi ! Toi !

Tout va-t-il bien ? C'est Toi !
Suis-je en douleur ? C'est Toi !
Seulement Toi, rien que Toi, toujours Toi
Toi ! Toi !

Le ciel : c'est Toi ; la terre : Toi !
En haut, c'est Toi ! En bas, c'est Toi
Où que je me tourne,
Au bout de tout, c'est Toi
Seulement Toi, rien que Toi, toujours Toi[7]
Toi ! Toi !

Sa tombe, toujours visible au cimetière de Berditchev, reste de nos jours un important lieu de pèlerinage pour les Juifs du monde entier.

Dans le contexte de l'antagonisme entre les *Mitnaggedim* (opposants) de Vilna et les *Hassidim* de Pologne, qui se manifestait sous la forme d'invectives et de satires, éclata une controverse dont l'objet était de savoir qui d'entre eux était habilité à imprimer le Talmud. Ils portèrent la querelle devant les tribunaux de l'Empire russe. Il en résulta que seulement deux villes reçurent ce droit, Vilna et Jitomir, où fut publiée une édition complète du Talmud de Babylone entre 1860 et 1867.

Les voyageurs occidentaux que le destin amenait à Berditchev ne se rendaient visiblement pas compte qu'ils se trouvaient dans une des capitales de la spiritualité juive d'Europe orientale. Ainsi, Victor Tissot en 1882 :

> … Maisons *affreuses*, ignobles, éborgnées, basses et plates, affaissées de vieillesse et de maladie, croulantes, aux murs de terre glaise fendus et ouverts, sur lesquels coulait, comme le pus verdâtre d'un abcès, un livide rayon de lumière. […] Les roues de la voiture cessèrent tout à coup de geindre et de craquer ; nous étions arrêtés devant une bâtisse de mauvaise apparence, au-dessus de la petite porte de laquelle une lanterne aux vitres brisées accrochait comme une aigrette sa flamme rouge et tremblante.
> « C'est l'hôtel », me dit l'*izvoztchik* (le cocher) en sautant à terre. Et il appela en cognant aux contrevents.

Suit la description effrayante de l'auberge infestée de punaises, dont les lits n'ont pas de draps. Enfin apparaît un Juif :

> Un vieillard à la barbe blanche, portant une petite calotte noire sur sa tête découverte, s'avança, l'échine courbée, avec une allure hypocrite et féline. Il était vêtu d'une longue redingote usée et rapiécée,

> et chaussé de grosses bottes crottées, sonnantes de clous. Son nez aiguisé comme le bec d'un oiseau de proie se courbait sur des lèvres pâles, plissées d'un sourire de comédie. Il me regardait de ses petits yeux vifs et pétillants, en roulant dans ses mains une vieille casquette ronde à la visière cassée[8].

Le vieux Juif propose ensuite au voyageur deux adolescentes, ses propres filles. La scène de genre, vraie ou fausse, est interrompue par l'arrivée d'un policier et de deux gendarmes, venus arrêter le vieillard pour fabrication de faux passeports destinés aux ennemis du tsar ! « L'horrible ville de Berditchev ! Elle fait songer aux cités maudites dont parle l'Écriture. En elle et autour d'elle tout semble frappé de déchéance, d'abjection et de mort[9]. »

Enfin, voici les galetas de Berditchev où vivent les plus pauvres d'entre les pauvres :

> Construites en terre ou en bois, toutes petites, sans étage, et basses comme des étables, elles sont entourées, au lieu de jardins, d'amas de pourriture et d'immondices. […] à l'intérieur de ces noirs taudis, des grognements rauques de porcs se mêlent au piaillement des enfants. Le prolétariat juif de Berditchev est venu s'entasser dans cette espèce de faubourg, où il grouille dans la crasse et la vermine, au milieu des ordures et des détritus de toute sorte qui descendent de la ville quand il plaît à la pluie de l'en nettoyer. […] On ne comprend pas comment même des cloportes humains peuvent vivre dans cette atmosphère de léproserie et de miasmes, dans cet affreux bourbier d'immondices[10].

Pauvre Tissot, chez qui l'antisémitisme provoque des hallucinations puisque les Juifs n'élevaient pas de porcs, animal impur et impropre à la consommation aux yeux de la Loi juive.

Cela dit, ses notes de voyages sont un trésor puisque, dans le chapitre suivant, il décrit une représentation du théâtre yiddish, donnée par son fondateur Abraham Goldfaden et sa troupe. Une comédie musicale sur les *cantonistes*, les adolescents juifs incorporés de force pour effectuer un service militaire de vingt-cinq ans dans l'armée du tsar[11]. Observant le public, et remarquant dans la salle nombre d'« Israélites » vêtus à l'européenne, il leur trouve tout de même l'air juif : « Leurs figures avaient pourtant toute cette empreinte sémitique, si frappante,

cette expression intense qui révèle bien plus la race que l'individu : race opiniâtre, têtue, rusée, tenace, active et souple, patiente et ferme, ne se laissant jamais abattre ni par le malheur ni par l'oppression[12]. »

Cependant, il concède de la beauté aux jeunes filles, aux « yeux arabes ». Elles auraient « un attrait sauvage et inconnu ».

Notation intéressante du voyageur : les jeunes Juifs instruits, appartenant aux familles les plus aisées et apparemment assimilées, rejoignent les rangs des révolutionnaires et des nihilistes.

Honoré de Balzac, qui prétendit relier Paris à Berditchev en six jours pour s'en aller épouser, dans une église de la ville, la comtesse Ewelina Rzewuska Hanska[13] le 14 mars 1850, après la mort de son mari, a laissé un journal de son voyage. On y trouve nombre de descriptions de la vie juive, tant dans la Pologne du Congrès qu'en Ukraine (parties intégrantes de l'Empire russe), et d'opinions sur les Juifs. Qu'on en juge :

> En aucun pays du monde, la nationalité juive ne s'est implantée, comme mousse dans un champ, qu'en Pologne, et je comprends l'aversion qu'on prête à l'empereur Nicolas contre ce pouvoir usurpateur. Les juifs n'ont rien abandonné de leurs usages, ils n'ont fait aucune concession aux mœurs du pays où leur race allait s'étendre. Il leur est défendu de posséder des terres, et, en Russie, de les affermer : ils ne peuvent que commercer et usurer, et ils usurent que c'est une bénédiction. […] Un juif ne recule pas devant l'assassinat dès qu'il s'agit d'une forte somme. Cette race a des coutumes et des superstitions singulières, elle a conservé des traditions sauvages. Ainsi, lorsque dans une famille il se trouve un juif privé de tout esprit de rapine, incapable de laver les ducats dans l'acide, de rogner les roubles, de fourber les chrétiens, et qui vit dans l'oisiveté, la famille le nourrit, lui donne de l'argent, il passe pour un génie…

Balzac remarque qu'à Berditchev il y a « deux ou trois colossales maisons juives », propriété de familles fortunées. Mais en dehors de ces demeures, sa description des maisons de Berditchev évoque les tableaux de Chagall :

> Là, je vis avec un nouvel étonnement les maisons dansant la polka, c'est-à-dire inclinées toutes, les unes sur la hanche droite, les autres sur la gauche, quelques-unes donnant du nez, la plupart disloquées,

> beaucoup d'entre elles plus petites que nos baraques de foire, et propres comme des toits à porcs […] Ce campement de Juifs était plein de Juifs, tous dehors. […]
> Une nuée de juifs m'assiégeait, car j'en ai compté jusqu'à vingt-cinq, tous noirs comme des séminaristes, avec des barbes qui frétillaient au soleil, des yeux qui reluisaient comme des escarboucles et des mains avides que je repoussais à coups de bâton, car toutes voulaient manier la chaîne de ma montre pour s'assurer de son poids et de la réalité de l'or. Cette émeute de cupidité me fit frissonner[14].

Sur une demande de passeport, le nom du père de Malka Vitis, le grand-père maternel de Vassili Grossman, est mal retranscrit ou francisé : Savie, au lieu de Zaïv. Ces renseignements ont pour source le courrier expédié par le gouverneur de Podolie au chef de la police du district de Bratslav entre le 14 et le 20 février 1912.

Sous la mention « secret », on peut lire :

> La personne mentionnée dans ladite demande [de passeport], Malca [l'état civil francise l'orthographe de son prénom : Malka devient Malca] Zaïvelevna Grossman, née Vitis, confession israélite, s'est rendue à l'étranger avec le passeport nº 9636, délivré par les autorités de Kiev le 26 novembre 1911. N'a été impliquée dans aucun acte répréhensible. Pour le vice-directeur du département de la Police, 18 juin 1912. Nº 91469. (*À destination du département de Justice et de Police du canton de Genève*.)

Appartenant à la bourgeoisie cultivée, Malka Vitis avait adopté dans la vie courante un prénom et un patronyme russes : Ekaterina Savelevna.

Ainsi que l'indique leur nom, les Vitis étaient issus d'une famille de négociants riches et instruits, originaires de Lituanie, que l'on désignait en yiddish sous le nom de *Litvakès*. Ils avaient quitté les rivages de la Baltique pour Odessa[15]. La tradition familiale rapporte que David-Meyer Vitis, un homme au caractère trempé, avait fondé l'entreprise familiale de négoce en grains. Selon les dires de Vassili Grossman, les Vitis ne s'étaient pas hissés de la pauvreté à la grande bourgeoisie, mais étaient passés de l'aisance à l'intelligentsia. Un jour, Grossman confia à sa fille Katia : « Nous n'étions pas des miséreux du *shtetl* à la Sholem Aleichem. De ceux qui vivent dans des masures et dorment entassés pêle-mêle par terre. C'étaient tout à fait d'autres Juifs, qui

appartenaient à une couche sociale éclairée et aisée de la société juive. Ils possédaient des chevaux, des équipages, leurs femmes portaient des diamants et leurs enfants étudiaient à l'étranger[16]. »

Les Grossman et les Vitis étaient des Juifs assimilés, mais pas convertis. Ils ne méprisaient ni haïssaient leurs racines, mais leur foyer était la culture et la langue russes.

À propos des conditions de vie misérables des Juifs qui constituaient la majorité des 30 000 habitants de sa ville natale, Vassili Grossman écrit, en 1934, dans sa première nouvelle publiée, *Dans la ville de Berditchev*[17] :

> Le buffet, les matelas de plumes avachis, aussi ternis et aussi flasques que les poitrines des vieilles femmes qui les avaient apportés en dot, les chaises aux sièges percés, cette cohabitation si dense, c'était un tel spectacle que Vavilova [l'héroïne de cette nouvelle] dut inspirer profondément comme si elle allait plonger dans l'eau […] Cela sentait le pétrole, l'ail, la sueur, la graisse d'oie, le linge sale. C'était là que les hommes vivaient.

Dans son rapport pour *Le Livre noir*, intitulé « L'assassinat des Juifs de Berditchev », Vassili Grossman écrit qu'avant la guerre les Juifs travaillaient à la tannerie Ilitch, une des plus importantes d'Union soviétique, et à l'usine de constructions mécaniques Le Progrès.

> Bien avant la Révolution, les producteurs de chaussons Tchouviakov jouissaient d'une grande renommée, leurs produits étaient vendus à Tachkent, à Samarkand et dans d'autres villes d'Asie centrale. Les fabricants de souliers élégants et de papier de couleur étaient très réputés eux aussi. Des milliers de Juifs de Berditchev étaient maçons, fumistes, couvreurs, joailliers, horlogers, opticiens, boulangers, coiffeurs, porteurs, vitriers, monteurs, serruriers, plombiers, déménageurs[18].

Certes, les Juifs de Berditchev dans leur majorité vivaient dans le dénuement et la crasse en trimant souvent comme façonniers à domicile. Dans les fabriques, les ouvriers travaillaient six jours par semaine, de quatorze à dix-huit heures par jour pour un salaire mensuel de quelques roubles. Les ouvriers des tanneries mouraient jeunes parce qu'ils inhalaient des substances toxiques dans des locaux non ventilés.

Quant à ceux qui étaient au chômage, qui n'avaient pas de quoi célébrer le repas de shabbat, qui erraient, tourmentés par la faim, et dont les enfants marchaient pieds nus dans la boue et l'ordure, on les appelait les *louftmensch'n* (ceux qui végétaient littéralement de l'air qu'ils respiraient) et ils vivaient de la charité.

L'écrivain de langue yiddish Der Nister[19], qui, en 1984, est lui aussi né à Berditchev, a décrit sa ville natale telle qu'elle était avant que cet univers traditionnel eût disparu sans laisser de trace. Selon son propre aveu, à l'instar de Vassili Grossman dans ses premiers récits, il ne s'éloigne pas d'un pouce de la méthode dite du « réalisme artistique ».

> La ville de N. est construite en trois cercles. Premier cercle : le cœur de la ville, le marché. Second cercle : la ville proprement dite, avec sa multitude de maisons, de rues, de venelles, d'impasses autour du marché ; c'est là que la population est la plus dense. Troisième cercle : les faubourgs.
> Un étranger qui se serait trouvé dans la ville se serait aussitôt senti attiré comme par un aimant – consciemment ou inconsciemment – vers le centre de la ville, avec son bruit, son bouillonnement, sa quintessence, son cœur, son pouls, qui battent.
> Il aurait été accueilli avant tout par des odeurs, et ses narines auraient été frappées par le relent de cuir, de peaux à moitié tannées, travaillées, de qualité grossière ou fine, par l'âpre douceur épicée des denrées alimentaires ; du sel provenant de différents poissons séchés ; d'huile de baleine, de goudron et de toutes sortes d'huiles, comestibles ou lubrifiantes ; par l'odeur fraîche des tissus, du papier, mais aussi par le relent des hardes encrassées, saupoudrées de poussière, chiffons, guenilles, vieux laiton, ferraille rouillée, tout ce qui ne veut pas sortir de l'usage, tout ce qui s'imagine pouvoir encore servir, par le commerce, pour qui que ce soit, pour quelques sous.
> Là, au marché, une boutique se serre contre l'autre, comme les tiroirs d'une commode. Qui n'a pas de boutique en haut, de dépôt en bas, possède une petite baraque avec un toit, en avant des boutiques. Et qui ne possède même pas cela étale sa marchandise par terre. Tout dépend de quoi on fait commerce.
> Là-bas, au marché, c'est une foire perpétuelle. Des chariots arrivent des villages proches et lointains de ce pays-là, en quête de marchandise, d'autres venant de la gare en amènent également, toujours fraîche, toujours neuve.
> On déballe et l'on emballe.

> Des Juifs – tenanciers de fermes, marchands provinciaux, vêtus l'été de manteaux à capuchons, l'hiver de grands manteaux de feutre ou de pelisses au col largement rabattu – arrivent des Androuchivka, des Raredek, des Yampol, des Zwill et des Koretz lointains, comme aussi de la Polésie éloignée, à la recherche de marchandise, payée comptant ou à crédit ; les uns ont des intentions honnêtes, d'autres en ont de plus sournoises : d'abord rafler la marchandise ; ensuite on cherchera plus tard à « finir » sur un certain pourcentage ; et recommencer, « prendre » encore, se déclarer insolvable une nouvelle fois, c'est-à-dire duper[20].

Joseph Roth écrivit son essai *Juifs en errance* dans un style préfigurant celui de Vassili Grossman et son goût prononcé pour les énumérations. On notera qu'excepté la haine, la malveillance, Roth et le « pauvre Tissot » ont constaté dans quelle misère se trouvait le monde des *shtetls* d'Europe orientale sur le point de disparaître.

> Il y a des ouvriers juifs qui ne font pas de marchandage, qui ne savent ni marchander, ni faire de commerce, ni surfaire les prix, ni calculer, qui n'achètent pas de vieux vêtements, qui ne font pas de colportage avec un balluchon, mais sont malgré tout souvent forcés de faire un travail triste, humiliant, parce que des lois (assurément nécessaires) protègent les travailleurs autochtones contre la concurrence des étrangers et parce que, même si ces lois n'existaient pas, les préjugés de leurs camarades et des chefs d'entreprise rendraient impossible l'existence de l'ouvrier juif. […] À l'Est, il y a des Juifs plombiers, menuisiers, cordonniers, tailleurs, fourreurs, tonneliers, verriers, couvreurs[21].

Quand les ouvriers juifs développèrent leur conscience de classe, les employeurs préférèrent embaucher des chrétiens parce que les Juifs, « étaient capables d'organiser des révoltes contre le patron, le régime et le tsar lui-même[22] ».

Les artisans juifs et leurs familles, en mauvaise santé, croupissaient entassés dans une seule pièce au sol en terre battue, sans eau et puante. Ils ne possédaient rien en dehors des haillons qu'ils avaient sur le corps. En revanche quelques privilégiés vivaient dans l'opulence. À l'image des Grossman, des familles juives fortunées, qui avaient fondé des firmes commerciales, étaient établies à Berditchev : les Manzon, Efrussi, Gorvits, Frenkel, Trachtenberg.

Bien que misérables, presque tous les Juifs lisaient le yiddish et l'hébreu, alors que, dans sa majorité, le reste de la population était illettré.

En effet, les Lumières juives – *Aufklärung*, en allemand, *Haskalah*, en hébreu –, venues d'Allemagne, inspirées des Lumières françaises et introduites dans le monde juif par le philosophe Moses Mendelssohn (1729-1786), qui prétendait faire entrer les Juifs de plain-pied dans la modernité, avaient atteint l'Ukraine. La *Haskalah*, qui voyait l'assimilation comme un progrès dans le discernement de la vérité, ébranla les fondements d'un monde paradoxalement protégé par l'ostracisme et les persécutions dont il était victime.

Hannah Arendt écrit dans *La Tradition cachée* :

> L'idée selon laquelle chez tous les hommes on retrouvera toujours le même homme, simplement dissimulé sous la diversité des convictions dogmatiques, des mœurs et des comportements, ce respect devant tout ce qui a visage humain n'est jamais déduit de la seule validité universelle de la raison à titre de pure et simple qualité formelle […] La toute-puissance de la raison est en fait la toute-puissance de l'humain dans l'humanitas[23].

Berditchev n'était pas seulement un centre industriel, un lieu de misère et de souffrance des masses juives où les artisans, dont le nombre était pléthorique, ne trouvaient pas beaucoup de clients chez les paysans des environs, souvent tout aussi misérables qu'eux. Dans la première moitié du XIX^e^ siècle, la ville abritait l'une des communautés les plus importantes d'Europe de l'Est et, à cause de son rayonnement spirituel et de son importante intelligentsia, elle devint le symbole et la quintessence de la présence juive dans l'Empire russe : les Cent-Noirs l'appelaient avec dérision « la capitale juive ».

Un cercle d'« amateurs des Lumières » se forma en ville sous l'impulsion de l'écrivain Izhak Ber Levinzon. Tout en considérant le Talmud comme le recueil de la sagesse juive, il exhortait les jeunes à ne pas l'étudier et à lui préférer les sciences profanes, les langues étrangères. Des écoles publiques et privées, un lycée classique, une bibliothèque, des imprimeries avaient été fondés à Berditchev, où naquit le pianiste Vladimir Horowitz, ainsi que l'un des fondateurs de la littérature yiddish moderne, Sholem Aleichem. La ville restait néanmoins un haut lieu du hassidisme et de la résistance à l'émancipation et à l'assimilation. Face à Izhak Ber Levinzon, le banquier Galperine se fit le défenseur laïque du hassidisme.

30 000 Juifs d'Ukraine furent massacrés pendant la guerre civile qui dura du début de 1918 à 1921. C'est une des raisons pour lesquelles de nombreux jeunes, y compris des élèves d'écoles talmudiques, gagnèrent les rangs de l'Armée rouge dans l'espoir de venger l'assassinat de leurs proches les 5 et 6 janvier 1919. Nombre de Juifs basculèrent alors du côté de la Révolution. Les bandes du nationaliste Petlioura[24] avaient tué vingt-trois Juifs de la ville, rossé et pillé des dizaines d'autres. Ce fut un des premiers pogroms perpétrés en Ukraine sous l'autorité du Directoire, c'est-à-dire le gouvernement nationaliste ukrainien. Zvi Gitelman, dans son ouvrage sur les Juifs de Russie et d'Union soviétique, relate le fait suivant : un soldat juif de l'Armée rouge acheva des soldats ukrainiens blessés, abandonnés par leurs unités qui battaient en retraite. Le soldat, originaire de Berditchev, criait en décapitant les Ukrainiens à coups de sabre devant une foule silencieuse : « Voilà pour l'assassinat de ma mère, voilà pour l'assassinat de ma sœur[25] ! » Le mot *pogrom* – « dévastation », en russe – appartient aujourd'hui au vocabulaire international pour désigner les violences perpétrées à l'encontre d'un groupe ethnique. Les pogroms qui balayèrent la Russie dans les années 1880 furent inspirés par le pouvoir tsariste.

Le journaliste Albert Londres évoque les pogroms d'Ukraine dans son ouvrage *Le Juif errant est arrivé*, paru en 1930 :

> Un pogrom est une espèce de rage. Elle n'attaque pas les animaux, mais seulement les hommes et, en particulier, les militaires et les étudiants. Qui la leur communique ? On croit, jusqu'à présent, que ce sont les gouvernements. Les gouvernements qui regardent vers l'ouest ne sont pas atteints par ce virus. Ceux qui regardent vers l'est l'ont dans le sang. Les enragés ne mordent pas chacun. Les Juifs, uniquement, leur porte aux dents. La vue du caftan, des barbes et des papillotes les électrise.
>
> Les pogroms ont leur date ainsi que les guerres. Les premiers sont de 1881-1882. Ils commencèrent au nombre de sept cents. Un pogrom est comme un incendie de forêt : le premier arbre qui flambe allume tous les autres. Il se répandit d'un coup sur vingt-huit provinces de l'ancienne Russie. Puis il faut arriver en 1903, au premier pogrom qui porte un nom : le pogrom de Kichinev (Bessarabie). Après, ce fut 1905. Puis le grand pogrom : 1918-1920, en Ukraine, et Galicie orientale. Puis, décembre 1927, en Roumanie.

> Trois chiffres d'abord pour mieux éclairer vos esprits :
> Plus de 150 000 tués.
> Plus de 300 000 blessés.
> Plus d'un million de battus et pillés, rien que pour l'Ukraine et la Galicie dans les années 1918 et 1919.
> Quand on les étudie de près, on remarque que les pogroms se présentent sous trois formes : la forme non sanglante, la forme sanglante, la forme cruelle et sadique[26].

Avant la révolution d'Octobre, les pogroms étaient inspirés par le pouvoir. Constantin Pobedonostev, le principal conseiller du tsar pour les affaires juives, était un antisémite et un slavophile fanatique. Il avait une idée pour résoudre « le problème juif » : « Un tiers doit émigrer, un tiers se convertir et un tiers mourir. »

Au lendemain de la révolution d'Octobre, D. Lipets, le maire de la ville, était un membre du Bund, organisation socialiste juive. Le yiddish, reconnu comme langue nationale en 1908, fut utilisé au même titre que le russe et l'ukrainien dans les écoles et les tribunaux. L'utilisation du yiddish était la règle à la maison et à la fabrique, car les ouvriers comprenaient mal le russe. C'est la raison pour laquelle les écrivains qui voulaient propager les idées révolutionnaires fondèrent des quotidiens en yiddish, y compris, à New York, le célèbre *Forverts* (*En avant*).

En 1917, Haïm Jitlowski, yiddishiste convaincu, écrivit : « La langue des Juifs n'est pas l'hébreu mais le yiddish, et celui qui se rit du yiddish se rit par là même du peuple juif ; celui qui ne sait pas un traître mot en yiddish est en réalité un demi-goy[27]. »

Cela dit, si le yiddish était considéré comme une langue officielle, toutes les synagogues de la ville avaient été fermées, ainsi que tous les édifices religieux : églises, temples, mosquées.

Dans les premiers jours de janvier 1919, les Juifs de Berditchev furent victimes d'un pogrom perpétré par les soldats ultranationalistes ukrainiens. Le 9 janvier, le colonel Palienko, qui donna carte blanche aux massacreurs, se rendit au conseil municipal de Berditchev où il déclara : « L'Ukraine est encerclée par ses ennemis de tous côtés : les forces de l'Entente, les forces blanches du Don et du Kouban, les Polonais, les Roumains, les Russes, les youpins et les bolcheviks. Tous les youpins

sont des bolcheviks. Je suis envoyé ici pour punir ces repaires judéo-bolcheviks que sont Jitomir et Berditchev, et je le fais[28]. »

Selon l'ataman Semesenko, qui commandait la brigade « Semion Petlioura » des Cosaques zaporogues, « les youpins étaient l'ennemi le plus perfide et le plus dangereux pour l'Ukraine […] Il fallait les exterminer pour le salut de l'Ukraine et d'eux-mêmes[29] ».

En mai et juin 1920, les pogroms firent quinze morts à Berditchev et de nombreux blessés. Des femmes furent violées, torturées, des hommes pendus ou brûlés vifs.

L'antisémitisme fleurissait depuis longtemps dans la région de Jitomir et de Berditchev, car la Volhynie était l'une des provinces qui manifestaient le plus ouvertement leur sympathie pour les Cent-Noirs.

En 1928, un musée historico-culturel ouvrit ses portes à Berditchev, dans les collections duquel on trouvait des éditions des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles, les œuvres de Diderot et de Balzac. Dans la région de Berditchev, la population était très mélangée : paysans ukrainiens, bourgeoisie ukrainienne, russe, juive, artisans juifs ou non, et noblesse ukrainienne et polonaise. Ainsi, l'écrivain Joseph Conrad (de son vrai nom Korzeniowski) est né au domaine familial de Terechowa, dans les environs de Berditchev.

Pendant la guerre civile, Isaac Babel fut soldat dans la 1re armée de cavalerie de Boudienny. Au mois de juillet 1920, il se trouvait à quelques kilomètres seulement de Berditchev, à Jitomir, chef-lieu de l'oblast[30]. Dans *Cavalerie rouge*, il décrit de façon saisissante l'atmosphère qui régnait alors dans ces *shtetls* de Volhynie, au moment du shabbat.

> Je tourne dans Jitomir à la recherche d'une humble étoile. Près de la vieille synagogue, près de ses murs indifférents et jaunes, de vieux Juifs vendent de la craie, du bleu de lessive, des mèches de lampe – des Juifs aux barbes de prophètes, aux guenilles passionnées sur leurs poitrines creuses […]
> Voilà devant moi le bazar et la mort du bazar. Tué, l'esprit gras de l'opulence. Des cadenas muets pendent sur les échoppes, et le granit de la chaussée est propre comme le crâne chauve d'un mort. […]
> Te souviens-tu de Jitomir, Vassili ?… La corne fine de la lune baignait ses pointes dans l'eau noire du Teretev. Guedali, fondateur cocasse

> de la IVe Internationale, nous menait chez le rabbi Motalé Bratslavski pour la prière du soir. Le ridicule Guédali balançait les plumes de coq de son haut-de-forme dans la fumée rouge du soir. Les prunelles carnassières des bougies vacillaient dans la chambre du rabbi. Penchés sur leurs livres de prières, des Juifs aux épaules carrées gémissaient sourdement, et le vieux bouffon des *tsadik* de Tchernobyl faisait tinter des piécettes dans sa poche trouée […]
> Te souviens-tu de cette nuit, Vassili ?… Derrière la fenêtre, des chevaux hennissaient et des cosaques poussaient des cris. Le désert de la guerre bâillait derrière la fenêtre, et le rabbi Motalé Bratslavski, se cramponnant au *talith* de ses doigts décomposés, priait tourné vers le mur oriental[31].

Malka Vitis, la mère de Grossman, avait trois sœurs : Myriam, se faisant appeler Marie, Elisheva, devenue Elizaveta, et Hannah-Anna, dite Aniouta (décédée en 1935), qui avait épousé le docteur David Mikhaïlovitch Cherentsis (1862-1938).

Sur Solomon (Sémion) Iossifovitch Grossman, le père de Vassili, qui russifiera son prénom en Sémion et Iossifovitch (fils de Iossif) en Ossipovitch, les archives d'État de Berne[32], où il était venu faire ses études, ont conservé de précieux documents. La fiche de renseignements sur les étrangers séjournant dans le canton de Berne établit que « Grossman-Vitis Salomon est né le 25 avril 1873. Il est étudiant et demeure [sans doute avec Malka Vitis, puisque son nom figure sur cette fiche] chez Madame Messerli, Brunnhofweg 21, depuis le 12 février 1900. […] Il est rentré en Russie le 3 juillet 1901 ».

Cependant, l'année de naissance de Solomon Ossipovitch, qui figure ainsi orthographié sur le registre de l'hiver 1898-1899 de l'université de Berne, est l'année 1871, et non pas 1873 ; probablement une erreur d'écriture. Le lieu de naissance mentionné est Kilia, une ville industrielle et portuaire, sur les rives du Danube, située à 170 kilomètres à vol d'oiseau d'Odessa, en Bessarabie[33], et toute proche de la mer Noire.

Solomon Iossifovitch Grossman a rédigé un *curriculum vitae* lorsqu'il a soutenu sa thèse de chimie minérale sur la *Synthèse des 4-oxyflavons* en 1901.

Voici sa traduction :

> Mon nom est Solomon Grossman, je suis né au mois de juin 1873 au sud de la Russie, dans la ville de Vilkovo. [Le fait que cette ville

> côtière ne se trouve qu'à quelques kilomètres de Kilia permet de supposer que l'inscription sur le registre d'état civil a été faite dans la ville la plus importante, où devaient se trouver les services administratifs régionaux de l'Empire.] Je suis entré au lycée classique à l'âge de onze ans, et je l'ai quitté six mois plus tard pour des raisons de santé. Je suis entré en 1889 à l'Institut polytechnique de Reni [cette ville est également située sur le Danube, dans la province de Bessarabie], dont j'ai terminé le cursus en 1893. Après avoir obtenu mon diplôme de fin d'études, je suis entré à la division sud de l'Administration impériale des biens, dans un service au sein duquel je me suis consacré pendant deux ans à des recherches sur le traitement des vignes contre le phylloxéra.
>
> Au mois d'avril 1897, je me suis inscrit à la faculté de philosophie de l'université de Zurich, où j'ai étudié, jusqu'au semestre de l'hiver 1898-1899. Ensuite, je me suis présenté à l'université de Berne, où j'ai étudié jusqu'à ce jour.

Vassili Grossman a raconté à son meilleur ami, Sémion Lipkine, que son père, entré au Parti ouvrier social-démocrate de Russie (POSDR) en 1902, était, après la scission de 1903 entre les bolcheviks et les mencheviks[34], resté proche de ces derniers. Il aurait été (selon la légende familiale) l'un des organisateurs du soulèvement de Sébastopol le 15 novembre 1905. Il conserva pendant de longues années des relations amicales avec Chtchéglov, membre de la fraction bolchevique du POSDR. Ce dernier, en tant que vieux bolchevik, reçut un billet pour une croisière sur le canal Moscou-Volga[35], et il périt dans l'incendie du bateau. Cela sans qu'aucune date, aucun document permette de confirmer la réalité de ces faits.

Dans sa jeunesse, Sémion Ossipovitch avait également été gagné aux idées du Bund juif[36], *Algemeyner Yidisher Arbeter Bund in Lite, Polyn un Rusland* (Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie). Le Bund, premier parti ouvrier juif dans l'Empire russe, a été fondé à Vilna le 7 octobre 1897. Il cherchait à réunir tous les travailleurs juifs de l'Empire russe dans le cadre d'un parti socialiste unifié.

Le Bund était né au sein de la zone d'assignation forcée à résidence instituée par Catherine II en 1772, que les Juifs appelaient le *Rayon* (*raïon*, en russe). Elle comprenait seize provinces sur un million de

kilomètres carrés, de la mer Baltique à la mer Noire[37]. À la fin du XVIII^e siècle, quatre millions de Juifs, sujets du tsar, vivaient dans cette zone dite « de colonisation ». À cet immense territoire vinrent s'ajouter les dix gouvernements de Pologne après le congrès de Vienne, en 1815.

Les ouvriers et intellectuels du Bund célébraient le 1^er Mai et tenaient des meetings clandestins dans les bois, à proximité des villes. En 1892, quatre ouvriers prirent la parole : « Ni Dieu ni le diable ne pouvaient libérer les masses opprimées, seule la connaissance nous guidera vers le combat salvateur », proclama l'un d'entre eux[38]. En 1895, Julius Martov[39] (1873-1923), l'un des rares amis personnels de Lénine, prononça un discours intitulé « Un tournant capital dans l'histoire du mouvement ouvrier juif », dans lequel il affirmait que : « Bien qu'attaché au mouvement socialiste russe, le prolétariat juif ne doit attendre sa libération d'aucun autre mouvement que le sien, chacun ayant ses propres difficultés[40]. »

Le siège du Bund fut d'abord situé à Vilna, puis à Minsk. Des sections se créèrent dans la Zone de résidence, des groupes socialistes juifs adhérèrent au Bund. Dans son manifeste, rédigé à l'issue du congrès de mars 1898, un point affirmait : « Le Parti social-démocrate estime que l'affranchissement des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

L'hymne révolutionnaire juif du Bund, *Di Shuvè* (*Le Serment*), écrit, en 1902, par Shloyme Zanvil Rappaport, dit Sh. An-Ski, fut solennellement chanté pour la première fois les mains jointes, avec des châles de prière. Bientôt les drapeaux et les chemises rouges remplacèrent le *talith*.

> Frères et sœurs de travail et de misère,
> Tous ceux qui sont dispersés,
> Ensemble, ensemble, le drapeau est brandi.
> Il claque de colère, il est rouge de sang.
> Faisons un serment, un serment à la vie et à la mort !
> […]
> Nous jurons fidélité et d'adhérer au Bund.
> Lui seul peut libérer les esclaves.
> Un serment de sang, un serment de larmes
> Nous jurons, nous jurons, nous jurons.

*Refrain*
Nous jurons de garder notre haine intacte
Envers les assassins et les voleurs de la classe ouvrière,
Le tsar, les maîtres, les capitalistes.
Nous jurons de les anéantir et de les détruire
Faisons le serment, un serment à la vie et à la mort !

En 1900, le Bund s'implanta en Russie méridionale, notamment à Jitomir, Gomel et Berditchev[41].

Ses membres, que Grossman qualifie de « vrais hommes » dans sa nouvelle *Dans la ville de Berditchev*[42], contraints à la clandestinité, à l'instar des autres partis révolutionnaires de Russie, établirent des instances dirigeantes à l'étranger. À partir de l'automne 1903 et durant quatorze ans, le siège du Comité du Bund à l'étranger est situé 80, rue de Carouge, à Genève. Le « *carouyegeke* » (le comité de Carouge) était le centre de toute l'organisation. Les journaux du mouvement, en yiddish, en polonais et en russe, y étaient imprimés. La plupart des rédacteurs, militants venant de Russie, écrivaient en yiddish pour toucher les ouvriers juifs, dont c'était la langue vernaculaire[43]. La révolution d'octobre 1917 mit fin au comité de la rue de Carouge. Il y avait aussi des membres du Bund originaires de Russie à Berne et à Zurich, car les nombreux jeunes Juifs russes qui ne pouvaient entrer à l'université en Russie, à cause du *numerus clausus*, s'inscrivaient dans les établissements d'enseignement supérieur en Europe occidentale. Les associations d'étudiants russes servaient de couverture aux activités du Bund. La première conférence se tint à Berne le 2 janvier 1902, et il y a tout lieu de croire que Solomon Grossman y a assisté. Le cercle de Berne fut chargé de mettre sur pied un bureau central. La collecte de fonds était une des activités essentielles des étudiants des « colonies russes ».

Dans les premières décennies du XX^e^ siècle, le monde juif traditionnel était travaillé par des ferments de dislocation interne, provoquée par le choc entre la société archaïque et les idées modernes de la *Haskalah*.

Sur la première page de sa thèse, celui qui s'appelle encore Solomon Grossman écrit en allemand[44] :

À la haute faculté de philosophie de l'université de Berne.
Ci-joint à ma dissertation inaugurale deux cahiers de certificats de l'université de Zurich. Diplôme de fin d'études – un certificat en russe et

l'autre en allemand –, mon curriculum vitae, un certificat de moralité. Je me permets de solliciter la haute faculté de philosophie de m'autoriser à soutenir ma thèse de doctorat.
Mes sujets sont les suivants :
Discipline principale : chimie
Première matière secondaire : physique
Seconde matière secondaire : géologie
Solomon Grossman

Au terme de sa délibération du 13 mai 1901, le jury décerne le titre de docteur au candidat Solomon Grossman. Il a obtenu les mentions « bien » et « très bien » aux épreuves de chimie ; la mention « satisfaisant » en physique et géologie. Sa note globale est « passable ».

Solomon Grossman, que nous désignerons désormais par son nom russifié Sémion Ossipovitch Grossman, a publié sa *Synthèse des 4-oxyflavons*, dédiée à ses amis de Kilia, chez l'imprimeur W. Wälchli à Berne en 1901.

Son directeur de thèse, auquel sont adressés ses remerciements, est le docteur V. Kostanecki. Il témoigne également sa gratitude au *Privatdozent*[45] J. Tambor pour les conseils qu'il lui a prodigués.

À son retour en Russie, l'ingénieur Sémion Ossipovitch Grossman travailla essentiellement dans le Donbass, le bassin houiller du Donets, mais également dans d'autres mines du pays. Il allait inculquer à son fils l'amour des mineurs et l'intérêt pour leur travail si difficile.

Sémion Ossipovitch était né dans une famille riche et nombreuse de négociants, appartenant à la deuxième guilde[46]. Ils se rasaient la barbe, ne portaient ni le *shtraïml*[47] ni le caftan, ce qui indique que leur foi en la religion de leurs ancêtres avait décliné. Leur effort d'assimilation, même si celle-ci fut superficielle, ne leur épargna pas de subir l'antisémitisme. Dans l'ancienne Russie, les Juifs étaient une « minorité nationale » méprisée que l'Empire voulait à tout le moins convertir ou, pis encore, anéantir, notamment en organisant des pogroms. Aussi la famille se dispersa-t-elle avant la Première Guerre mondiale. Arnold et Vladimir, les frères de Sémion Ossipovitch, émigrèrent de Bessarabie aux États-Unis. Leurs descendants vivent aujourd'hui dans le New Jersey. L'un d'eux, qui avait dans sa jeunesse adhéré au POSDR

de Lénine, avait opté pour les mencheviks lors de la scission du parti en 1903. Il aurait participé, comme son frère Sémion, à l'organisation de l'insurrection de Sébastopol. Est-ce lui qui rendit visite à Vassili Grossman au moment du « Dégel », terme qui désigne la période de relative détente qui a succédé à la mort de Staline, ainsi que le rapporte Ekaterina, la fille de l'écrivain, et ce que dément Fédor Guber, le fils cadet de sa seconde épouse, Olga Mikhaïlovna ?

Parmi les membres de la famille qui ont émigré, Mariam Edez Adelaida Leventon, nièce de David Cherentsis, dont le prénom du père et le nom de la mère ne sont pas connus, est née le 4 juin 1879 à Yalta. Elle était le troisième enfant et la seconde fille du couple. Son père, brutal, la battait. Fuyant les pogroms, la famille émigra à Montreux, où Leventon ouvrit une pharmacie. Les époux se séparèrent et divorcèrent.

À sept ans, Mariam, qui allait choisir comme pseudonyme Alla Nazimova, commença l'étude du violon. Son père se remaria et rentra à Yalta. Il était souvent absent, et Alla eut une enfance solitaire. Son professeur de violon la sélectionna pour se produire en 1889 lors du concert de Noël. En cette occasion, son père lui imposa de prendre un pseudonyme, et elle accola à son prénom le nom Nazimova, qui était celui de l'héroïne d'un roman intitulé *Les Enfants de la rue*, dont l'auteur reste inconnu.

Elle alla étudier à Odessa dans un internat à l'âge de quinze ans. C'est dans cette ville qu'elle découvrit le théâtre pour lequel elle conçut une passion.

Quand son père mourut deux ans plus tard, en 1896, Alla partit pour Moscou, où elle se présenta à l'École de musique et d'art dramatique fondée par la Société philharmonique, considérée comme la meilleure de Russie. Elle fut admise et suivit l'enseignement de Vladimir Nemirovitch Dantchenko (1858-1943). En 1898, elle participa à la fondation d'une compagnie théâtrale, le Théâtre d'Art (le MKhaT), dont Nemirovitch Dantchenko était l'administrateur et Constantin Stanislavski le directeur[48].

Elle épousa en 1899 un jeune acteur, Sergueï Golovin, mais le mariage n'exista que sur le papier. Elle se sépara de Golovin, revint au Théâtre d'Art, où elle joua sporadiquement des rôles mineurs et étudia la mise en scène. Elle quitta ensuite Moscou après avoir signé un contrat avec une compagnie de Kislovodsk, dans le Caucase. Lors

d'une représentation à Kostroma, ville située sur la Volga, elle rencontra Pavel Orlenev, un ami de Tchekhov et de Gorki. Ils s'aimèrent et partirent en tournée pour Berlin et Londres, où elle rencontra le succès au mois de février 1905.

Orlenev et Nazimova se retrouvèrent à New York avec des membres de leur compagnie, « Les Acteurs de Saint-Pétersbourg ». Ils furent bien accueillis aux États-Unis, où ils firent de longues tournées, présentant des pièces d'Ibsen et de Tchekhov. En 1906, Orlenev et ses acteurs rentrèrent en Russie, tandis qu'Alla restait à New York où le célèbre producteur de théâtre Lee Schubert prit en main sa carrière. Elle suivit des cours d'anglais avec Carolyn Harris, mère d'un fils nommé Dickie, qui devint acteur et interpréta son premier rôle, sous le nom de Richard Barthelmess, dans un film où jouait Nazimova, devenue une star du théâtre new-yorkais. Elle se lia avec un nouveau producteur, Charles Frohman, et rencontra Charles Bryant. Ils prétendirent s'être mariés, alors qu'Alla était encore légalement Mme Golovin et que Bryant était homosexuel. Alla affichait sa bisexualité. En dépit du puritanisme régnant partout, y compris dans les studios d'Hollywood, qui inscrivaient les homosexuels et les lesbiennes sur des listes noires, elle afficha ses amours saphiques avec Mercedes de Acosta, Eva Le Gallienne, Dorothy Aznerou Dolly, la nièce d'Oscar Wilde.

Nazimova obtint son premier rôle au cinéma en 1915 dans un film de 35 minutes, qui prônait le pacifisme, intitulé *War Brides*. Lewis J. Selznick ayant apprécié le film, il engagea Nazimova pour 30 000 dollars, plus 1 000 dollars par jour de tournage.

En 1917, Alla Nazimova gagnait beaucoup d'argent. La Metro-Goldwin-Mayer lui avait signé un contrat d'une durée de cinq ans pour 13 000 dollars par semaine. *Revelation*, le premier film qu'elle tourna pour ce studio, fut un succès. Elle joua ensuite dans un autre mélodrame, *Toys of Fate*, puis *Eye for Eye* et les succès se succédèrent, notamment avec *Out of the Fog*, en 1919.

Ayant fait fortune, Alla Nazimova acheta et transforma en 1921 une imposante villa de style néo-espagnol, dotée d'un parc et d'une piscine, au 8152, Sunset Boulevard, où elle donna des fêtes somptueuses. Elle la baptisa *The Garden of Alla*. Elle tourna encore *The Red Lantern*, un succès, puis *The Brat* (1919), un échec, suivi par *Stronger Than Death*, qui rencontra la faveur du public. Elle apparut dans plusieurs films, *Madonna of the Streets*, *Heart of a Child*, *Madame Peacock* et

*Billions*, où elle collabora avec Natacha Rambova, qui devait épouser Rudolph Valentino. En 1921, elle réalisa avec ce dernier un film, adaptation de *La Dame aux camélias* (*Camille*), dont l'esthétique était en avance sur son temps. La Metro-Goldwin-Mayer se sépara d'elle parce que le succès n'était pas aussi net qu'avec ses films précédents.

Nazimova produisit alors ses propres films (*A Doll's House* en 1922, *Salomé* – adapté d'Oscar Wilde –, la même année, *The Redeeming Sin* et *My Son*, en 1924) qui lui firent perdre beaucoup d'argent. Après une tentative de suicide, elle retourna alors au théâtre en acceptant de jouer des rôles alimentaires au cinéma, comme le remake d'*Arènes sanglantes*. Elle fut contrainte de vendre sa villa qui fut transformée en hôtel et rebaptisée Garden of Allah.

Elle mourut en Californie le13 juillet 1945 à l'âge de soixante-six ans.

Selon la légende familiale, Malka Vitis, la mère de Vassili Grossman, a fait ses études en France, mais aucune preuve de son séjour n'y a été retrouvée. Vassili Grossman disait que ses parents s'étaient connus à Turin, alors que sa mère était mariée à un Juif italien « très jaloux ». On raconte aussi que Sémion Ossipovitch aurait enlevé sa future épouse. Cela est très romanesque mais non confirmé, car aucune trace de ce mariage et de ce divorce ne subsiste, s'ils ont réellement eu lieu. Les archives de la communauté juive de Turin ont été détruites lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. Il est donc impossible de vérifier si Malka Vitis était mariée avant de rencontrer Sémion Ossipovitch. De même, rien, excepté une photo, œuvre d'un studio de cette ville, ne permet d'accréditer le fait que l'un et l'autre auraient séjourné ou vécu à Turin, et pour quelle raison ils s'y seraient trouvés. Mentionnons qu'il est facile de divorcer selon la Loi juive (*Halakha*), et que la rupture d'une union à la fin du XIX^e^ siècle n'aurait pas posé d'obstacle, si le mari de Malka Vitis avait accepté de lui donner le *guèt*. En effet, « quand un homme prend une femme et l'épouse, s'il arrive qu'elle ne trouve pas grâce à ses yeux parce qu'il a trouvé en elle quelque chose de choquant, il lui écrira une lettre de divorce (ou *guèt*), et la lui mettra en main, puis il la renverra de sa maison ».

La date et le lieu du mariage des parents de Vassili Grossman ne sont pas connus. À l'époque, n'existait que le mariage religieux en Russie. Chacun se mariait selon sa religion. Malka Vitis, qui, on le sait, avait russifié son nom en Ekaterina Savelevna, et Solomon Ossipovitch,

devenu Sémion Ossipovitch, ont donc signé une *ketoubah* (contrat de mariage)[49] et ont été unis sous la *khouppah* (dais nuptial) « conformément aux lois de Moïse et d'Israël », en présence de leurs parents ou de témoins et d'un rabbin. Une photo, prise à Turin (avant ou après leur mariage ?) au studio « Allais » du « Direttore Tito Bassanesi, via Accado Albertina 35 » au début des années 1900, les montre côte à côte. Elle, dotée d'un imposant chignon, et lui, fixant l'objectif à travers les lentilles de son pince-nez. À ce propos, Vassili Grossman a confié à son ami Sémion Lipkine que son père était borgne et portait un œil de verre[50]. Il était pourvu d'une généreuse moustache, avait le cheveu ras, le front haut et dégarni, et rien ne laisse supposer dans son air austère qu'il est un séducteur. Une certitude, Ekaterina Savelevna et Sémion Ossipovitch ont vécu ensemble, déjà mariés ou pas encore, à Berne, tandis que ce dernier préparait son doctorat à l'université en 1900, ainsi que l'attestent les documents officiels.

Rappelons que les étudiants juifs venus de Russie étaient très nombreux dans les universités suisses, car la majorité d'entre eux n'avaient pas la possibilité d'étudier dans leur pays. Quant aux jeunes filles, juives ou pas, elles n'avaient pas accès à l'enseignement supérieur dans l'Empire tsariste. C'est pourquoi, avant la Première Guerre mondiale, les jeunes gens venus d'Europe centrale et orientale formaient la majorité des étudiants des universités de Genève, Berne et Zurich.

Le petit Iossif/Vassili Grossman a passé ses années d'enfance dans l'agréable demeure[51] de sa tante Aniouta et du docteur Cherentsis, où sa mère est venue vivre après l'échec de son mariage qui dura peu de temps. On ne connaît pas les raisons de la mésentente entre Ekaterina, dont la santé était précaire – elle boitait et s'aidait de deux béquilles quand sa jambe la faisait souffrir –, et Sémion, ingénieur des mines qui voyageait beaucoup et avait la réputation d'être volage. Dans les cercles marxistes qu'il fréquentait, il faisait des rencontres et s'amourachait facilement. Ils gardèrent cependant des relations chaleureuses, continuant à s'écrire souvent jusqu'à la mort d'Ekaterina Savelevna. Ekaterina Vassilievna, la fille de Vassili Grossman, qu'on appelait familièrement Katia, se souvient qu'en lisant les lettres que sa grand-mère envoyait à Sémion Ossipovitch, il était difficile de savoir si elle écrivait à son mari ou à son ex-mari.

À partir de son retour à Berditchev, Ekaterina Savelevna ne s'absenta périodiquement que pour aller recevoir des soins dans un établissement thermal à Odessa.

Ekaterina Savelevna vécut à Berditchev alors que son fils était encore tout petit. En effet, une photo prise à Berditchev le montre assis sur une chaise de bébé. Le petit Vassili ne semble pas avoir plus d'un an. Le studio de F.J. Silberberg, où a été réalisée la photo, a orthographié Berditchev selon l'orthographe polonaise au bas du cliché : Berdiczew.

On ne sait pas si Sémion Ossipovitch pourvut aux besoins et à l'éducation de son fils après sa rupture avec Ekaterina Savelevna. On ne sait pas davantage si le père et le fils se rencontraient, à Kiev ou à Berditchev. Aucune photo de Vassili avec Sémion Ossipovitch prise avant la Seconde Guerre mondiale n'a été conservée. En revanche, Katia, la fille de l'écrivain, possède quelques clichés où l'on voit son père bébé, puis très petit garçon vêtu d'une robe sombre à manches bouffantes, agrémentée d'un large col en dentelle. Une autre photo, prise en mars 1910, le montre enlacé à sa tante Aniouta. Un chignon considérable dessine une large auréole autour du visage d'Aniouta. Une étole de fourrure lie ensemble la femme d'âge mûr et l'enfant, dont elle tient tendrement la main gauche. Au bas de la photo, on peut lire en français le nom du studio photographique : « Cabinet portrait ».

Il n'existe qu'une image montrant Vassili avec sa mère. C'est une photo prise en studio, en 1913. Sur le fond, on aperçoit une toile peinte, comme c'était l'usage à cette époque. Vassili est vêtu d'un costume marin et, ainsi que sa mère, fixe l'objectif. Ekaterina, âgée de quarante ans, porte une blouse sombre à haut col blanc. Une dédicace figure au dos de cette photo. Anna écrit à sa sœur Ekaterina : « Pour ma très chère sœur afin de lui rappeler sa claustration volontaire au deuxième étage, et avec ma sincère affection pour le gentil et espiègle petit Vassia. » Cette phrase est énigmatique. Anna qui est la maîtresse de maison reproche à sa sœur d'être mal logée chez elle !

Les traits d'Ekaterina Savelevna, empreints de douceur, tout comme ceux de Vassili, sont très différents de ceux d'Aniouta qui, comme il a été dit, était une forte femme. Sur un cliché plus tardif daté de 1931, David Cherentsis se tient debout près de sa fille Natalia, qu'on appelait familièrement Natacha, attardée mentale, qui porte sur ses genoux la petite Katia Grossman. Le docteur Cherentsis, un homme âgé, au regard doux, partiellement chauve, porte une courte